majesté se trompe. » Puis il lança comme au hasard ces mots : « Le comte de Las-Cases... Le collier de la reine Hortense... »

« Ah ! ah ! dit Napoléon en s'arrêtant à son tour, sans cependant lever les yeux sur l'Anglais. Eh bien, monsieur ?...

— Sire, continua l'officier, que votre majesté daigne continuer sa marche sans faire attention à moi; j'ai là ce collier; depuis trois ans il ne m'a pas quitté; depuis trois ans je cherche une occasion de vous le remettre, sire. Faites que je puisse le jeter dans la forme de votre chapeau. »

L'empereur se découvrit alors et se passa la main sur le front comme pour rappeler un souvenir. Au même instant, d'un mouvement aussi prompt que la pensée, l'officier jeta le collier dans le chapeau de Napoléon, en lui disant à voix basse : « Maintenant que votre majesté me pardonne mon importunité. J'ai rempli ma mission. Sire, vous ne me reverrez plus. Que Dieu conserve les jours de votre majesté ! »

Et prenant une autre direction, l'officier anglais s'éloigna de l'empereur avec le même flegme qu'il avait mis à s'en approcher. Napoléon le salua avec dignité.

De quelle douce sensation le cœur de M. de Las-Cases ne dut-il pas être ému lorsque bien long-temps après il eut connaissance de ce trait si admirable de probité de la part d'un ennemi et dans une telle circonstance !

Vers la fin d'avril 1821, quelques jours avant de mourir, l'empereur fait appeler le général Montholon à son chevet : « Mon ami, lui dit-il d'une voix faible, en attachant sur lui des regards presque éteints j'ai ici, sous mon oreiller, un collier de grand prix qui appartient à Hortense : j'avais mes raisons pour qu'on ignorât ici, que j'étais possesseur de ce trésor. Dès que je ne serai plus, emparez-vous-en, gardez-le, et aussitôt que vous serez de retour en France (si vous avez le bonheur de revoir le France), rendez-le à Hortense. Si les chagrins l'ont tuée, remettez-le à ses enfans, à mes neveux.

— Sire, répondit le général d'une voix pleine d'émotion, je vous le jure.

— C'est bien, dit encore Napoléon en lui serrant la main ; maintenant, je puis mourir tranquille. »

La maladie fit des progrès effrayans. Aussitôt que Montholon fut averti que l'empereur n'avait plus que quelques heures à vivre, il alla se placer au chevet de l'auguste victime, et là, comme une sentinelle vigilante, il attendit en silence, l'ame déchirée par d'amères douleurs, que le grand homme eût cessé de vivre. Ce moment suprême arriva; le docteur Antommarchi l'annonça par ce mot laconique et vraiment sublime : « Tout est fini ! » Montholon, se souvenant alors de son serment, glissa sa main sous le coussin affaissé par la tête de Napoléon, et saisit furtivement le précieux dépôt que lui avait été légué.

Le général eut comme M. de Las-Cases le bonheur de soustraire ce dépôt à la rapacité des alguazils britanniques, comme lui aussi, après bien des courses aventureuses en Europe, il lui fut permis d'aborder aux rivages de France. Le premier soin de M. de Montholon fut d'aller embrasser sa mère, et le second de se rendre à Arenemberg pour remettre à la reine de Hollande ce collier, qui dut avoir à ses yeux la double consécration de la prospérité et de l'infortune : elle eut pour ce bijou une espèce de culte et de tendresse. Mais dans un moment d'affreuse détresse, elle se vit forcée par des circonstances impérieuses de s'en séparer. Le roi de Bavière offrit de l'acheter moyennant 23,000 fr. de rentes viagères. La nécessité fit ratifier le marché. Deux ans après, Hortense n'existait plus. Le roi de Bavière a donc payé 46,000 fr. seulement un joyan qui en vaut 800,000. Les rois font quelquefois d'assez bonnes affaires. Voilà pourquoi ce merveilleux collier n'a pas figuré sur le testament de la reine de Hollande, sur ce dernier monument de sa

tendresse maternelle, de sa bonté et de son inaltérable amitié.

Modes de Paris.

Parures d'hiver.

Les fourrures sont arrivées avant les grands froids, et du moins ils trouvent à qui répondre, car les femmes en sont enveloppées de la tete aux pieds, comme de véritables Lapons. Robes fourrées, mantelets fourrés, souliers fourrés; le velours et la laine n'ont pas suffi.

En parure de jour, on garnit les robes avec de la fourrure; une, deux ou trois bandes sur du velours plain, du velours épinglé et du satin, exigent un certain rapport avec le châle et le manchon. On voit de la martre ou de l'hermine sur du velours gros bleu, gros vert, ou sur du velours épinglé bleu Louise, vert ou marron vif.

Quelques personnes portent, le jour, de la fourrure sur du velours épinglé de couleur pâle; c'est fort élégant, et d'autant plus distingué qu'on adopte rarement cette recherche.

Le châle de cachemire est plutôt négligé que paré; cependant, comme tout luxe véritable, il appartient à toute toilette de bon goût. Les châles longs, bleus et verts, ont toujours un succès de fantaisie; il faut plusieurs années pour épuiser un caprice de cette importance. Une femme désire quelquefois longtemps le châle qu'elle ne peut se donner, et pour beaucoup de personnes le châle bleu-ciel est encore une nouveauté.

Je dois parler aussi des châles longs rouges, couverts, parfaitement distingués, de ces châles carrés, tapis, arlequins et mosaïques, qui vont avec toutes les toilettes.

Les châles blancs, carrés, sont très-bien pour le matin, surtout avec une robe foncée.

Modes.

La quantité de plumes qui se portent ne permettent plus la simplicité à un chapeau de demi-toilette. Rien n'est ravissant du reste (et bien tort aurait-on de laisser passer cette mode), comme les chapeaux de velours épinglé rose, bleu ou paille, avec un bouquet de petites plumes pareilles, et des rubans glacés. Il se trouve, parmi les couleurs nouvelles, une nuance douce, incertaine, qui sied parfaitement avec un négligé un peu recherché : c'est une espèce de café au lait, écru, dont les reflets sont alternativement dorés et argentés, effet nacré avec lequel les plumes s'harmonient très-difficilement.

Je recommanderai les capotes de velours épinglé de Mme Dasse, avec deux plumes tordues, jetées de côté, ou un bouquet de têtes d'autruches, ou une molle et légère follette tombant très-bas contre l'oreille. Les saules sont de moins bon goût le matin que le soir; quant au satin, il ne faut plus le classer parmi les chapeaux demi-habillés : ou il est en couleur foncée, et alors très-négligé, ou il est en couleur tendre, et alors assez paré. Cette nuance dont je viens de parler plus haut, très-élégante, très-coquette, ne pourrait guère être portée le matin, à pied, dans la rue. On ne la rencontre que dans une voiture ou à la promenade.

Mme Dasse a fait avec assez de bonheur quelques innovations, parmi lesquelles je désignerai un chapeau de velours noir, à rubans ombrés noir et jaune d'or, iris et deux follettes noires et jaunes, dont la base d'un noir pur se perdait vers le milieu dans une teinte jaune, devenue d'un jaune brillant à l'extrémité. Sous la passe elle avait mis des fleurs de velours, espèce d'oreilles d'ours, en rapport avec le ruban et les plumes.

Au bal, les corsages continuent à être très-décolletés des épaules : c'est magie de voir comment ils peuvent se maintenir

sur le dos. Les corsages se font presque tous *à la polonaise*, c'est à dire busqués, à pièces comme un corset, et lacés ou agraffés derrière; des liserés ou passe-poils dessinent toutes les coutures et marquent la taille, car on fait peu de ceintures. Ces liserés peuvent être de la nuance de la robe, ou de couleurs tranchantes. Cette façon a l'avantage de faire paraître mince, sans que l'on soit forcée pour cela de se serrer davantage. Il est à remarquer que les jeunes filles de familles distinguées ne se décolletent pas du tout : les jeunes femmes seules ont ce privilége; les vieilles le prennent et n'en font pas mieux. On porte beaucoup de rabats en dentelles autour de la poitrine; sur d'autres corsages, on voit des bouffans en filet ou en tulle. Les jupes sont longues, et il semble que leur ampleur augmente chaque jour. Dans les robes de bal, la jupe de dessus est souvent relevée, et laisse voir la jupe de dessous, qu'on orne avec beaucoup d'élégance. Pour ces dernières, les guirlandes de fleurs sont grandement en usage. Les tuniques, quoiqu'étant une mode qui date de l'année dernière, n'en sont pas moins très-en vogue cet hiver. Une des plus jolies que j'aie vues était en crêpe blanc, garnie au bas et sur les montans de deux bouillons également en crêpe; entre les deux bouillons il y avait un espace de trois doigts rempli par un chef d'or. Cette tunique était ouverte *à la turque*, c'est-à-dire au milieu, et la robe de dessous, en satin blanc, était bordée d'un large chef d'or.

Le blanc est toujours en majorité, soit pour étoffe épaisse, soit pour étoffe claire. La plupart des robes de couleur sont en velours plain ou épinglé. Sur le satin blanc on voit beaucoup de garnitures en blonde d'or ou d'argent; ces garnitures se disposent en tablier ou ornent seulement un des côtés du jupon; quand on s'en sert en volant, on laisse toujours une petite tête retenue par une ganse d'or ou d'argent. Le point d'Angleterre joue un grand rôle dans les toilettes : on le mêle à des profusions de rubans. Sur le velours, l'Angleterre est d'un très-joli effet. Les coiffures en cheveux se font de jour en jour plus en arrière de la tête, et il est très-ordinaire de voir une grosse coque, formant chignon, toucher la naissance du cou au dessous de la nuque. Cette mode est disgracieuse, surtout pour les femmes qui n'ont pas le cou fort long. Les nœuds de cheveux se composent habituellement d'une natte entremêlée avec le chignon dont nous venons de parler; et, en outre, de longs tire-bouchons s'échappent souvent de cette coiffure. C'est surtout sur le front et dans les touffes de devant que se posent les fleurs, soit en guirlande, soit en branches détachées. Dans les cheveux de derrière, on place plutôt des plumes, des marabouts et des épis de diamans. Les oiseaux de paradis ou les esprits sont devenus de mauvais goût dans les cheveux : on les réserve pour les petits chapeaux de velours, dont les formes varient à l'infini. Malgré cette variété et l'élégance qu'on leur donne, les bonnets l'emportent encore sur ces derniers. Il y a deux sortes de bonnets : les uns qui ne couvrent que le derrière de la tête, et ceux qui, au contraire, n'en couvrent que le devant. Cette dernière forme se range plutôt dans la catégorie des *coiffures de fantaisie* : elle est plus distinguée que les bonnets portés en arrière.

EXPOSITION

DES OBJETS D'ART ET D'AGRÉMENT AU PROFIT DES PAUVRES.

Nos dames n'ont point manqué à l'appel que leur fait chaque année la société philantropique pour le soulagement des pauvres. Un grand nombre d'ouvrages pleins d'élégance et de fraîcheur, dont beaucoup richement montés, forment de charmans meubles, quelques tableaux, des dessins, des livres, des porcelaines,

volution dans l'habillement; mais le public a eu le tort bien plus grand de ne pas distinguer ce qu'il y avait de bon dans leurs innovations. Certes, si leurs théories morales et religieuses étaient mauvaises, leur costume du moins méritait d'être pris en considération. Et cependant, il est possible que ce costume ait hâté leur ruine en les signalant aux railleries du peuple : car de nos jours on encourage peu ces sortes de hardiesses : tout ce qui s'écarte des modes vulgaires est assez mal reçu dans le monde, et il faut reconnaître quelque mérite et quelque courage à ces jeunes artiste qui, jaloux d'attirer les regards de la foule, bravent l'opinion en portant de longs cheveux, des chapeaux pointus et des habits fantastiques.

Ce sont nos jeunes-gens du monde élégant, et non une secte religieuse ou une poignée de rapins, qui devraient s'occuper de réformer le costume actuel. Les dandys du Jockey's club, des avant-scènes de l'Opéra et du bois de Boulogne, ces jeunes hommes si remplis de sollicitude pour l'amélioration des races de chevaux, devraient songer que notre époque est vouée à un ridicule ineffable, et que la postérité la plus reculée rira de notre frac et de notre chapeau rond. Loin de là, ils renchérissent encore sur la forme déplorable de nos habits modernes, et, cette année, ils viennent de produire et d'accréditer le vêtement le plus étrange, le plus plat et le plus grotesque que l'on puisse imaginer. Ce vêtement porte un nom digde lui; on l'appelle le paletot.

Une enveloppe, un sac, un fourreau coupé tout droit : c'est le paletot. Etes-vous bossu, crochu, difforme ? mettez-vous dans un paletot et vous voilà comme tout le monde. Ce paletot, grand niveleur, détruit l'inégalité des perfections humaines; le paletot est pour la taille et pour la tournure, ce que le pantalon est pour les jambes du dix-neuvième siècle, il les dissimule complètement. Et à quoi bon le paletot ? Ce vêtement rachète-t-il par l'utilité de son service la disgrâce de sa forme ? nullement. Le paletot est beaucoup moins commode qu'une redingote, et infinement moins chaud qu'un manteau.

Bien plus, le paletot vous expose à d'incalculables dangers. Avec le paletot tout le monde se ressemble : de là un grand nombre de méprises plus ou moins avantageuses. Par le temps qu'il fait, et grâce au costume en faveur, le carnaval est partout, l'intrigue du bal masqué court les rues. Les hommes revêtent le paletot qui est un diminutif du domino vénitien; ils se couvrent le visage, non pas d'un masque de carton, mais d'une écharpe que l'on appelle *cache-nez;* de sorte que, ainsi affublés, ainsi déguisés, ils conservent le plus strict et le plus profond incognito. Cette toilette donne lieu à une foule d'aventures. Si vous portez un paletot, attendez-vous aux choses les plus bizarres.

L'autre jour, un dandy passait sur le boulevard des Italiens; il était englouti dans un vsste paletot, et son visage était plongé dans un large cachemire. Un inconnu très-bien mis l'aborde familièrement et lui dit :

— Eh bien ! comment cela va-t-il ce matin ? Vous vous êtes, ce me semble, levé de bien bonne heure pour un homme qui a passé la nuit devant une table de bouillotte,

Le dandy aurait bien répondu : — Monsieur, vous vous me prenez; mais son cache-nez lui fermait la bouche. L'inconnu continua :

— J'allais chez vous : car, les dettes de jeu ont toujours été sacrées pour moi; mais, puisque je vous rencontre, je vais m'acquitter sur l'heure.

Le dandy tira ses mains de ses poches pour dénouer le schale qui lui ôtait la parole. L'inconnu profite de ce mouvement pour lui serrer amicalement la main droite, et pour mettre dans la gauche un rouleau de pièces d'or. Puis il dit : Nous voilà quittes, adieu; midi sonne, et j'ai un rendez-

vous pour onze heures et demie : je me sauve.

Et il se prit à courir et à tourner le coin de la rue Tait-bout. Le dandy voulut s'élancer à sa poursuit, mais il glissa sur la glace et il tomba devant le café Tortoni, sans se faire le moindre mal. Quand il se releva, il était trop tard, l'inconnu se trouvait hors de toute atteinte. Il y avait vingt-cinq napoléons dans le rouleau.

Cette aventure jeta le dandy dans un grand étonnement, et fit naître dans son esprit une foule de réflexions philosophiques. Comment faire, se demanda-t-il, restituer cet argent à celui qui me l'a si étrangement donné ? Voilà un homme qui va passer pour ne pas payer ses dettes de jeu ; si son créancier réclame les vingt-cinq louis, il lui répondra qu'il a payé ; de là une dispute dans laquelle les deux antagonistes perdront quelque chose de l'estime publique ; puis un duel où l'un des deux perdra peut-être la vie !

Entre cinq et six heures du soir, le dandy était encore en proie à ces profondes pensées. Les vingt-cinq napoléons pesaient vingt-cinq livres dans son gousset. Pour comble de malheur, il cherchait vainement à se rappeler la figure de l'inconnu ; c'était une de ces physionomies banales qui ne laissent aucun empreinte dans la mémoire.

Machinalement, notre perplexe jeune homme, toujours enveloppé, s'était arrêté devant un magasin de lingerie. Tout à coup une dame sort de ce magasin, s'approche du dandy et lui dit rapidement ces paroles mystérieuses :

— Vous êtes exact ; c'est bien. Ce soir, au bal Ventadour. Vous serez en domino noir et masqué ; je vous reconnaîtrai à cette fleur rouge. Tenez, prenez-la, Adieu !

Puis elle s'éloigne, et le dandy reste stupéfait ; la fleur rouge à la main.

— Allons ! dit le jeune homme intrigué, il paraît que je suis aujourd'hui destiné aux rencontres bizarres. N'importe, j'aime mieux cette aventure que l'autre, et j'irai au bal.... C'est pourtant mon paletot et mon cache-nez qui me valent tout cela !

Vingt-cinq louis et une bonne fortune, voilà qui va ajouter encore au crédit et à la faveur du paletot. Plus d'un étourdi peut-être voudra courir la chance du déguisement ; mais dans le train ordinaire des choses de ce monde, il y a plus de mauvaises que de bonnes aventures, et l'on perd ordinairement plus que l'on ne gagne à être pris pour autrui.

BALS ET SOIRÉES.

Le mois s'écoule brillant et bruyant comme ses premiers jours l'avaient promis. Les semaines se succèdent toutes joyeuses, et regrettant toujours de laisser la place à la nouvelle venue qui lutte de magnificence et de plaisirs avec les souvenirs qu'ont laissés ses dernières sœurs.

L'inauguration du pavillon Marsan à commencé la semaine. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ces salons, décorés par la richesse et le goût, pour y recevoir la belle et charmante duchesse, destinée à en faire les honneurs. Nous avons pourtant remarqué trois salons d'un très bel effet. Un, en velours marron, lamé de larges feuilles d'or ; un autre en satin cerise lamé d'argent, d'un goût délicieux, et un blanc et or, charmant de coquetterie et de richesse ; et dans ces jolis salons se trouvait la réunion la plus complette qui se puisse voir, de jeunes et jolies femmes.

La princesse de Belgiojoso, Mme la comtesse de Marmier, la duchesse de Plaisance, la marquise de Praslin, et plusieurs autres dames, rivalisaient entre elles d'élégance et de richesse. Abandonnant ce costume brillant qui nous rappelait les richesses royales du moyen âge, la princesse de Belgiojoso avait une robe des damas couleur paille, traînante, quelques étoiles de diamant se mêlaient aux longues boucles noirs de ses cheveux. Cette toilette, simple pourtant, était ravissante d'élégance.

Mme la comtesse de Marmier avait une robe rose pâle lamée d'argent, sa coiffure se composait d'une guirlande de lierre entremêlée de feuilles d'argent, la robe et la coiffure se mariaient d'une façon merveilleuse. La duchesse de Plaisance attirait aussi tous les regards; des gerbes de diamans d'une rare beauté se jouaient gracieusement dans ses cheveux d'un blond cendré; sa robe bleue brodée d'argent, et à queue, était recouverte par une tunique bleue également brodée d'argent et ne descendent qu'aux genoux. La robe à queue est décidément la mode à la cour, presque toutes les dames l'ont adoptée, mais cette robe est fort difficile à porter, en ce qu'il faut que la femme qui la porte soit grande et bien taite. Mme la baronne Delmar devait, le mardi, donner nn grand concert, mais les artistes italiens, convoqués à cette solennité musicale, conduisaient à sa dernière demeure, leur compatriote frappé d'une mort si malheureuse, la nuit du triste incendie qui fit de leur théâtre un monceau de décombres; nous espérons que cette fête n'est qu'ajournée.

Le bal donné par S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans a été des plus animés, des plus élégans, des plus somptueux. Mme la duchesse d'Orléans en a fait les honneurs avec cette exquise gracieuseté qu'on lui connaît. Les toilettes n'avaient rien d'exagéré, mais elles avaient cette *luxuosité* (pardon, mesdames, mais quand un mot nous manque, nous le créons, *l'époque* le veut.) Donc, ces toilettes avaient cette luxuosité qui n'existait pas il y a très-peu d'années et qu'on trouve aujourd'hui : dentelles de prix, diamans d'élite, tissus du plus admirable travail, plumes rares, fleurs admirables, tout cela passait sous les yeux, comme une série de merveilles sous les regards étonnés d'un bienheureux nouvellement admis dans le séjour de l'Eternel.

S. A. R. Mme la duchesse d'Orléans portait une robe blanche garnie de roses roses; dans sa coiffure une seule rose à demi épanouie; un rang de chatons traversait le front et se composait de brillans d'un prix élevé.

Cette toilette candide et presque simple était du plus bel effet.

Mme de Plaisance avait une robe de gaze verte ornée de chefs d'argent; il faut savoir bien se connaître pour porter une robe d'une semblable couleur. Mme de Plaisance a prouvé que toutes les teintes étaient bonnes quand on savait en faire un heureux emploi. Sa coiffure se composait principalement d'une petite guirlande en feuilles d'argent.

On doit penser que cette toilette tout à part a vivement excité l'attention de l'assemblée; c'était un essai, disait-on, eh bien! l'essai a été heureux, mais que de femmes l'eussent manqué!

Selon l'usage, le costume de Mme Schikler était d'une immense richesse; on remarquait surtout la guirlande de diamans qui décorait sa coiffure.

S. A. R. la princesse Clémentine rappelait un peu, par sa parure, ce genre Louis XV, que Mme Oudot-Manoury exploite avec tant de bon goût. La robe de S. A. R. était en tulle blanc garni de nœuds de ruban; genre *bergère;* ses cheveux étaient ornés d'une guirlande de fleurs d'un blanc éclatant et d'oreilles d'ours d'après Batton.

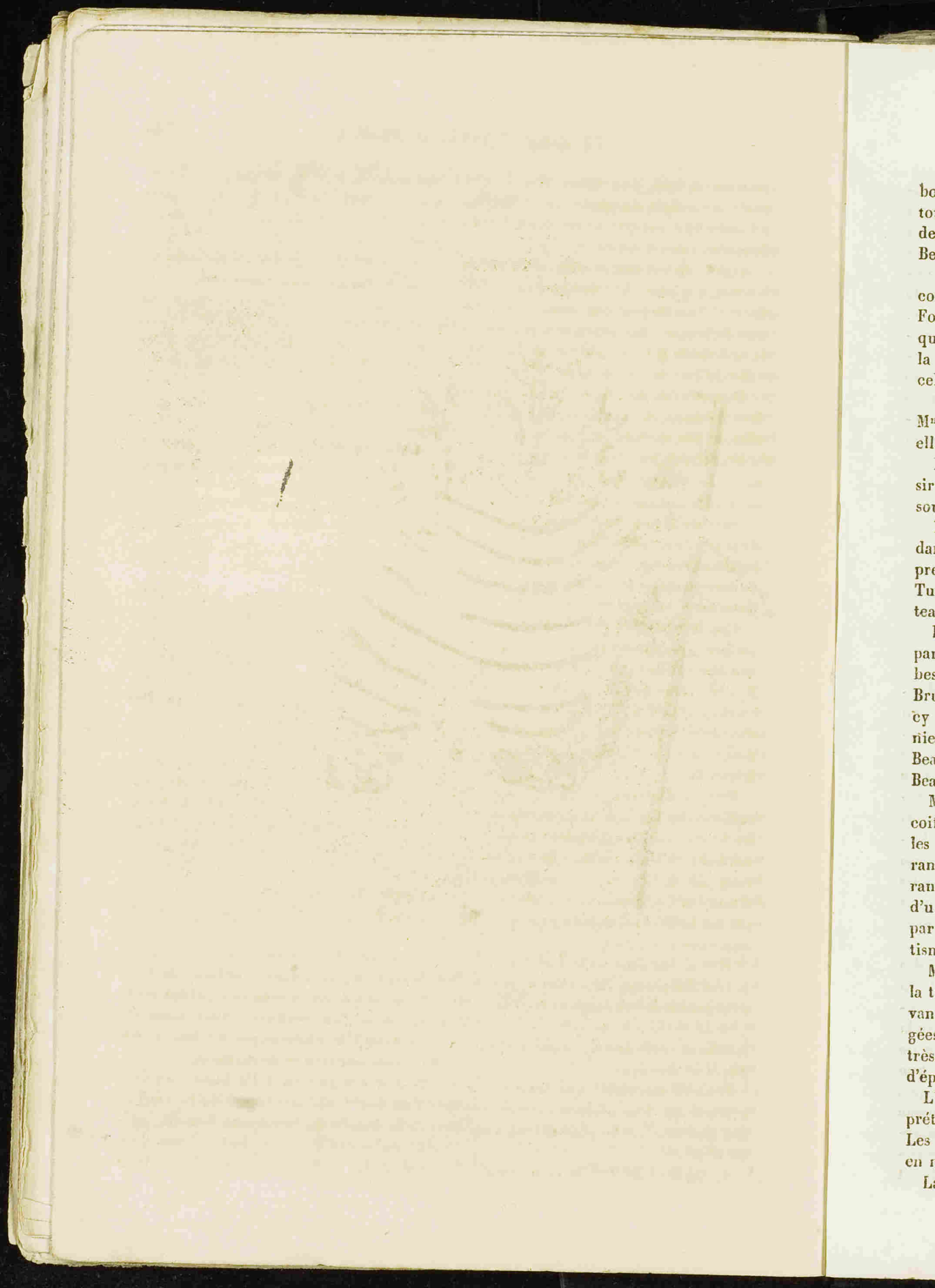
Les marabouts noués sont en faveur et doivent l'être quand ils sont portés avec autant de distinction que les porte Mme la duchesse de Valençay; au pied de la branche se trouvait un camélia panaché qu'entouraient des épis de diamans.

On sait que les demoiselles de Mme de Sainte-Aldegonde sont charmantes; comme toujours, leur mise était d'une simplicité toute particulière, mais, disons-le, toute coquette, toute favorable... Au fait, à quoi bon des ornemens quand la grâce s'allie à la beauté! quelques fleurs, quelques roses, entre de longues et belles

LE FOLLET

Courrier des Salons

Boulevart St. Martin 61.

Fée des Salons-Coiffure exécutée par Fd. Hamelin, passage du Saumon, 21 — Costume de Page.

The Court and Lady's Magazine and Museum united, Dobbs & Co. Publishers, 10½, Carey street Lincoln's Inn, London.